

là ! Les escouades se rallièrent ; les chefs de compagnie commandèrent : " Rassemblement ! "

Peu après, le bataillon vint se reformer en ligne sur la lisière de la forêt. Des petits postes avaient été disposés au loin pour prévenir un retour offensif de l'ennemi. On attendit des ordres.

Plusieurs heures se passèrent, les Prussiens continuaient à demeurer invisibles. Ce n'était qu'une échauffourée, quelque reconnaissance, sans doute.

Plusieurs chasseurs manquaient encore à la 9^e escouade, peut-être faisaient-ils partie des postes avancés.

À la nuit, le signal de la retraite ayant été donné, chacun vint reprendre sa place dans le rang.

À la grande satisfaction de nos braves vitriers, la colonne faisait route pour le camp. On se contait gaiement les épisodes du combat.

— Et Martige ? dit tout à coup une voix.

— Martige ! Martige ! appela-t-on.

Nul ne répondit.

— Tonnerre ! l'auraient-ils tué, ces gueux-là ? rugit Marbach.

— Ça pétait sec du côté que je l'ai vu entrer sous bois, affirma Pradel.

— Peut-être a-t-il pris pied devant, ou se trouve-t-il avec une compagnie, fit Fuzelier. Il fait noir comme dans un four ; une vache ne reconnaîtrait pas son veau à cette heure.

Cette supposition calma les inquiétudes.

— Pourvu qu'il n'ait pas choppé la boustifaille, insistait Doutre.

— À la fin, tu nous embêtes, reprirent en chœur les gens de l'escouade, anxieux de la même terreur.

Le bataillon était de retour au camp.

— Rompez vos rangs, marche !

Tel fut le dernier ordre donné.

D'un seul coup la ligne de bataille se brisa en mille morceaux humains ; les escouades se précipitaient à toutes jambes vers leurs demeures.

Plus alerte que ses hommes, le caporal Fuzelier déchainait la porte. Il ne fit qu'un bond jusqu'à la soute aux vivres.

— Eh bien ? lui demanda-t-on anxieusement.

— Rien de dérangé, vive la Charte !

— Ah ! dit toute l'escouade avec un gros soupir du soulagement, et l'on entra.

On se heurtait dans l'ombre ; on se débarrassait de ses armes et de son équipement. Bientôt la chandelle fut allumée ; le feu flamba de nouveau.

— Et Martige ? fit encore une fois Marbach, où donc est-il ?

Nul n'ayant répondu à cette question adressée d'une voix étranglée par l'émotion :

— Pauvre Martige, reprit Marbach. Oh ! les gredins, les gredins ! Si je tenais là ce vieux gueux de Guillaume, je lui ferais passer le goût du pain.

" Mangez si vous voulez, vous autres, acheva-t-il d'un ton navré, moi, je ne puis pas. Ça me coupe l'appétit de ne pas le voir près de nous.

— Desserre tes mâchoires, largue le bouton de ta veste, de ta culotte, vieux camarade.

Malborough n'est pas mort,
Car il vit encore...

fredonne quelqu'un qui se tenait debout à l'entrée de la hutte.

— Tonnerre ! c'est lui, s'écria Marbach ; et d'un bond il se jeta sur son ami qu'il étreignit dans bras musculeux, et qu'il enleva de terre avec tout son fourniment. Que je suis heureux !

— Mais, tu es blessé, dit-il soudain en s'apercevant que Martige avait la tête enveloppée de son mouchoir.

— Cela n'est rien, vieux lascar, une balle morte qui m'a effleuré le cabochon ; rien de détraqué dans le système. Quelque chose comme un grandissime coup de poing qui m'a couché par terre.

— Pourquoi n'es-tu pas revenu de suite ? grogna Marbach, furieux de l'inquiétude qu'il avait ressentie.

— Dame ! j'avais perdu connaissance.

— Sacrédié ! qu'as-tu donc dans ta mussette ! fit encore Marbach.

— Ce que j'ai, répéta Martige, qui, droit en pleine lumière, sembla tout à coup grandir de dix pieds. Ce que j'ai, eh ! parole, c'est un troisième lapin que j'ai trouvé pris au piège en passant à l'endroit où je l'avais tendu ; c'est ce qui m'a retardé.

Et, d'un geste magnifique, il tendit le lapin à l'escouade enthousiasmée.

Pendant plus d'une minute, ce fut comme une tempête de jurons et de cris d'admiration. Les troun de l'air, les viadaze, toute la série y passait à la fois.

Je vous laisse à penser si l'on fit fête au repas interrompu.

— Quelle chance que nous ne l'ayons pas mangé à midi, disait Fuzelier le caporal ; nous ne pourrions le manger maintenant.

— Aussi profond que creux, caporal, Martige.

Quel bon, quel joyeux souper nous fîmes ce soir-là à la 9^e escouade ; car j'en étais, lecteur.

— Coquin de bon sens, comme disait Doutre, nous en sommes-nous donné !

FIN

DU SI BON VINAIGRE

Berlureau, invité à dîner chez Rapi-neau, fait la grimace en avalant un verre de vin aigrelet qui lui a servi son amphitryon.

Et comme ce dernier se décide en soupirant à remplir le verre de nouveau :

— Merci, fait Berlureau en mettant la main sur ledit verre, mais il ne vous en restera plus pour la salade.

Notre Prochain Feuilleton

Depuis leur publication première — il y a de cela plus d'un quart de siècle — les "Contes" d'Andersen ont presque tous été traduits dans la plupart des langues. Un éditeur parisien vient de lancer une édition française de quelques autres de ces récits dont la traduction n'avait pu se faire avant cette année, à cause du droit de propriété, et c'est de ce précieux écrivain que sort le conte

La Petite Sirène

que nous publierons dans notre numéro d'avril. C'est un récit merveilleux des aventures d'une douce et triste petite habitante des mers éprise d'un beau prince. La description du pays des sirènes et de leurs mœurs aura un vif succès et l'on nous redemandera assurément d'autres contes d'Andersen.

" Je ne danse pas "

(MONOLOGUE POUR HOMME)

(Brun ou blond, *ad libitum*, vingt-six ans environ, grand, mince, l'air très distingué.)

(*D'une voix vibrante.*)

Non, parfaitement non, je ne danse pas ; et cela pour une foule de raisons.

D'abord, moi, je les trouve grotesques, ces groupes enlacés qui tournent, sautent, glissent, comme des marionnettes ; rien que de voir les autres danser, cela m'élève le désir de les imiter.

Puis, s'ils pouvaient réellement se voir après la danse, tous ces personnages, ils se trouveraient ridicules : le visage congestionné, les joues rouges, la tête en sueur. Les femmes, encore, ça passe, elles sont décolletées ; quant aux hommes, ils ont l'air étouffés par leurs cols. Mais naturellement, comme ils sont tous pareils, ils ne s'aperçoivent pas de leur attitude grotesque.

Non, je ne danse pas ! Moi, Albert Valdray, un diplomate, je ne puis réellement me donner des airs de polichinelle. Qu'un clerc d'huissier, un garçon de magasin, un épicier, dansent, passe encore, et si cela les amuse, ces gens, je ne vois pas en quoi on peut y trouver à redire ; mais qu'un austère avocat, qu'un docteur professeur, qu'un habile praticien les imitent, qu'un savant ingénieur, un grave diplomate s'amuse à tourner comme des

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD.,
Montréal.

Cher Monsieur,

Votre *Poudre pour les Pieds* est bien bonne pour les Cors Mous ; je certifie qu'elle m'a fait beaucoup de bien.

Votre reconnaissance,

MDE VVE THOS. TREMBLAY,
St-Hugues, Que.